

Transmettre, mais quoi ? *Wulustek*

Marie-Christiane Hellot

Le théâtre m'ennuie
Numéro 141 (4), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65608ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)
Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN
0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hellot, M.-C. (2011). Compte rendu de [Transmettre, mais quoi ? / *Wulustek*].
Jeu,(141), 11–13.

Wulustek

CRÉATION COLLECTIVE À PARTIR D'UN TEXTE DE **DAVE JENNISS**

MISE EN SCÈNE **PETER BATAKLIEV**, ASSISTÉ DE **MARIE-ÈVE ROUSSEAU**

SCÉNOGRAPHIE **JONAS VEROFF BOUCHARD** / COSTUMES **CLAIRE GEOFFRION**

ENVIRONNEMENT SONORE **NICOLAS GROU** / LUMIÈRES **THOMAS GODEFROID**

AVEC **CHARLES BENDER** (DAVID), **MARCO COLLIN** (JIMMY), **YVES SIOUI DURAND** (LE PÈRE),

RACHEL GRATON (JULIE), **DAVE JENNISS** (MARC) ET **CATHERINE JONCAS** (LA MÈRE).

PRODUCTION DU **THÉÂTRE ONDINNOK**, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PROSPERO DU 29 MARS AU 16 AVRIL 2011.

MARIE-CHRISTIANE HELLOT **TRANSMETTRE, MAIS QUOI ?**

Perte des repères identitaires, panne de valeurs communes, recherche de sens, mais aussi désir de transmission, besoin de racines, voilà des thèmes récurrents de la dramaturgie contemporaine, singulièrement au Québec. Ces motifs prennent une acuité douloureuse quand ils illustrent la crise culturelle que traversent les communautés autochtones. C'est de cette situation inconfortable entre un passé qui s'étiole et un avenir incertain que parle *Wulustek*¹. Il s'agit là de la plus récente création du Théâtre Ondinnok, la seule compagnie autochtone du Québec. Si cette compagnie fondée en 1985 s'est donné pour mission d'interroger « les fondements de l'identité amérindienne actuelle² », elle en reflète aussi le métissage et l'insertion dans la société québécoise : les deux cofondateurs d'Ondinnok, également interprètes des personnages des parents dans *Wulustek*, Yves Sioui Durand et Catherine Joncas, sont l'un membre de la nation wendat, l'autre une « Québécoise pur jus³ » ; quant à l'auteur, Dave Jenniss, il est d'origine malécite. Sans parler du metteur en scène, né en Bulgarie. La production présentée au printemps dernier est en réalité une reprise, la pièce, écrite à partir d'une création collective,

ayant été créée en 2008. Mais – faut-il dire malheureusement ? – cette histoire d'une famille autochtone en mal d'identité, d'appartenance et d'authenticité n'a rien perdu de son actualité. Et le constat qu'en tire l'auteur attire toujours l'admiration par sa lucidité sans apitoiement.

La famille Miktouch de la nation malamek

Une histoire de famille donc, comme il s'en raconte beaucoup au Québec : la Mère qui a la charge de maintenir les traditions, un fils qui a réussi, mais en se déracinant, l'autre resté au pays, mais qui se cherche. Puis le Père, porteur apparemment des insignes de l'autorité et des valeurs du groupe, mais qui se révélera tout le contraire puisqu'il abandonnera la lutte pour la reconnaissance des siens et les trahira, en quelque sorte. Cette famille en mal de repères, c'est celle des Miktouch, de la tribu (imaginaire) des Malameks. Chaque année, tous les quatre, ils se réunissent dans un but de revendication et d'affirmation identitaires, près de Saint-Timothée, aux abords de la route 230, derrière la clôture grillagée qui les sépare de leurs terres ancestrales (ce grillage qui isole totalement l'action de la salle, les spectateurs étant ainsi placés précisément dans la situation de... spectateurs, est d'ailleurs l'idée la plus inspirée de la scénographie). Le territoire qu'ils revendiquent est en effet

1. Le texte est paru en 2011 chez Dramaturges Éditeurs.

2. Programme du spectacle, p. 1.

3. Il sera difficile dans un contexte aussi réaliste de ne pas relever l'analogie entre la situation de la Mère et la condition de Catherine Joncas.

occupé par une compagnie papetière, la multinationale First Wood. Ils ont même convié Radio-Canada à retransmettre l'événement. Tout semble donc prêt pour une manifestation à laquelle ne viendront finalement que... les membres de la famille et dont le seul témoin sera, ironiquement, le gardien de la compagnie. Le fils cadet plante le drapeau de cette nation malamek (aux symboles assez convenus : un tambour, un saumon, des plumes d'aigle), la mère prépare le rituel du feu et revêt le costume traditionnel : sac en écorce de bouleau, collier de cuir et coiffure de plumes. Veste de cuir frangé, insigne au cou, le Père et chef de cette tribu livre un discours politique au ton solennel : « C'est la quatrième année consécutive que la famille Miktouch vient déposer des réclamations, [et nous viendrons] tant et aussi longtemps que nos droits ancestraux n'auront pas été reconnus par la Cour suprême du Canada⁴. »

Jouer à l'Indien

Mais *Wulustek* ne se définit pas uniquement comme du théâtre engagé, et le sujet n'est même pas d'abord le conflit entre le pouvoir des compagnies forestières et les droits des autochtones. Ondinnok « est un vieux mot de la langue huronne qui signifie "désir secret de l'âme"⁵ ». Il est utilisé dans les cérémonies destinées à faire sortir les douleurs cachées, à exprimer les souffrances profondes. Cette famille plus disparate qu'elle ne voudrait le paraître exprime le malaise fondamental des Amérindiens, divisés entre recherche d'authenticité et influence de la société majoritaire, entre valeurs traditionnelles et confort matériel. Dès le début, Marc, le fils cadet, désabusé, avoue son découragement et son impuissance en regardant le drapeau malamek qui claque au vent : « J'suis pu capable de jouer à l'Indien. C'est vrai que c'est laid. » Comment revendiquer quand on ne croit plus à ce qu'on représente, qu'on ne sait plus ce qu'on est vraiment ? « Même si Radio-Canada était venu, on n'aurait pas eu grand-chose à leur montrer », dira-t-il plus loin. Les deux fils se disputent sur la signification du drapeau, et les symboles, d'ailleurs, semblent interchangeables puisque le feu rituel est remplacé par de... l'eau, à la demande du gardien, qui craint les incendies. Les costumes traditionnels ont l'air de déguisements, la cérémonie traditionnelle tourne à la mascarade. C'est la Mère qui préside à la cérémonie et elle remarque : « Ici, c'est toujours moi qui fais les rituels. En général, c'est les hommes ! » Et pourtant, comme elle le souligne elle-même, cette femme qui s'est instituée gardienne des traditions n'est pas autochtone, c'est une « p'tite Québécoise ». Pire, après ses incantations, elle reconnaît : « J'ai parlé en innu, en huron, en français. La langue malamek a disparu. » Paradoxe significatif, celui qui semble le plus authentique, c'est le surveillant de la compagnie papetière, Jimmy le Montagnais innu : « Nous autres, on s'perd pas dans le bois ! »

4. Toutes les citations ont été relevées pendant le spectacle.

5. Programme, p. 1.

La commémoration était déjà mal partie. Le coup de grâce viendra du Père lui-même. Quand Marc arrivera, affolé, en disant que la compagnie a effectué une coupe à blanc de la forêt ancestrale, ce qui, du coup, a fait disparaître la cabane du grand-père, lieu symbolique de l'identité malamek, le Père reconnaîtra qu'il le savait déjà et qu'il n'a rien dit parce qu'il pensait que la situation était irrémédiable : « Indien, pas Indien, y en n'a pas de différence. C'est l'argent qui mène. Elle est où, la nation malamek ? Y reste que nous autres, la famille Miktouch. » Et les derniers mots qu'il adressera aux siens avant de monter dans sa voiture pétaradante sonneront comme un cinglant désaveu de toutes les années qu'il a passé à revendiquer une culture propre : « Quand vous aurez fini de brailler... Moi, j'm'en vas au centre communautaire. Y'a un bingo à soir. »

Il ne restera plus aux autres qu'à plier bagage : le cadet sautera sur sa moto après avoir jeté le drapeau et l'aîné ne verra plus dans la cérémonie que son dernier avatar : « Un criss de beau reportage ! » Quant à la Mère, elle ramassera tous les objets rituels et les confiera à Jimmy : « Quand t'auras le droit, brûle-les. » Ce qu'il fera au dernier tableau dans un véritable autodafé, sur fond de scène rougeoyant et de musique assourdissante.

« Est-ce que je peux même dire : nous ? »

Constat de déculturation sans indulgence, donc. Mais dans le miroir que tend le jeune dramaturge malécite aux siens, on pourrait lire aussi le reflet d'une société québécoise en recherche identitaire entre le souvenir du passé et l'appel d'air du présent. L'actualité politique nous le rappelle constamment. Dans *Wulustek*, Julie, l'amie québécoise de David – le fils avocat qui a réussi dans le monde des Blancs –, réfléchit en effet dans des termes qui résonnent avec une singulière pertinence aux paradoxes et interrogations du monde « bleu et blanc » auquel elle appartient : « Est-ce à mon tour de dire : nous vaincrons ? Qu'est-ce que j'ai à défendre ? Est-ce que je peux même dire : nous ? » De cette façon, Jenniss implique habilement son public québécois, mais il montre surtout que toutes les sociétés à l'identité fragile ont des points communs⁶.

Transmissions

Comme de fait, exactement dans la quinzaine où Ondinnok offrait son *Wulustek* sur la scène du Prospero, la compagnie Qui va là présentait aux Écuries une autre histoire de famille et de patrimoine, uniquement québécoise, celle-là : *Transmissions*⁷, le premier texte d'un autre jeune auteur, également metteur en scène, Justin Laramée. Il y a là, visiblement, une convergence

6. Intention clairement exprimée par Dave Jenniss dans le programme du spectacle : « Ce texte vrai se veut un message pour toutes les communautés du monde. » (p. 2)

7. Gagnant du prix Gratien-Gélinas en 2008. Sur ce texte, voir l'article de Christian Saint-Pierre, « Des chiens et des hommes », dans le dossier « Animaux en scène », *Jeu* 130, 2009.1, p. 88-93.

d'intérêt, plus qu'une simple coïncidence. Bien sûr, on note des différences entre les deux œuvres : d'un côté, le spectateur est invité à faire le constat sociologique et psychologique d'un monde en voie de dissolution, conclusion alléguée par l'humour et l'autodérision ; de l'autre, il est placé en face d'une famille aux « pures racines », au sein d'une société homogène et pourtant dysfonctionnelle, et cette histoire-là va basculer dans le drame fantastique.



Wulustek, création collective à partir d'un texte de Dave Jenniss, mise en scène par Peter Batakiev. Spectacle du Théâtre Ondinnok, présenté au Prospero au printemps 2011.
SUR LA PHOTO : Rachel Graton, Dave Jenniss, Catherine Joncas et Yves Sioui Durand. © Martine Doyon.

Dans les deux cas, cependant, on assiste en quelque sorte à la fin d'un monde. Dave Jenniss racontait l'ultime cérémonie rituelle des Miktouch ; Laramée décrit la dernière journée d'une famille avant la vente (à des « Anglais » !) de ce qui est à la fois son patrimoine et le symbole de son patrimoine : son chalet. Voilà l'occasion qui sert de détonateur aux fantasmes, rancœurs et obsessions de chacun : l'amour maternel puissant, troublant, pathogène de Camille, la fille, les phobies de la mère pour les souris et la moisissure, la bizarre attirance du fils pour les chiennes, le désir du gendre de créer un lien avec son fils par la pêche. L'affaire tourne autour du plus jeune rejeton du clan (une grosse poupée assise sur un banc, qu'on se refille sans ménagement), emblème des rapports qu'entretient chacun avec la transmission des valeurs, des biens matériels et spirituels. La rencontre va basculer dans la folie ou le rêve avec l'arrivée de l'autre sœur – une lesbienne. De même que la cérémonie rituelle obligeait les membres du clan Miktouch à regarder la réalité en face, la vente du chalet est le révélateur des zones d'ombre de l'étrange famille Beauchemin. Mais aussi de ses liens et de ses complicités. Dans *Wulustek*, la catastrophe annoncée, sociale et politique, nous atteint surtout intellectuellement et, au fond,

les obstacles viennent avant tout de l'extérieur ; chez Laramée, le désarroi et la confusion sont d'abord intérieurs. Le drame est comme viscéral, et ces histoires de père et de fils, de femmes, de mère, tous anormaux, singuliers et déséquilibrés, d'oies et de chiens, nous touchent par leur résonance. Une puissance d'évocation qui trouve un écho dans la mise en scène et le décor. Dans les deux cas, on est dans le réalisme, dans les feuilles mortes, les fleurs et la forêt. Mais *Wulustek* part du réel (Jenniss a puisé dans les souvenirs de sa vie à Cacouna, l'action est très précisément située, on entend les bruits de l'autoroute, etc.) et y reste. Avec Laramée et sa scénographe, Geneviève Lizotte, nous passons des faits (dont l'auteur a aussi indiqué l'origine personnelle) à leur dimension symbolique, et du naturalisme au fantastique. C'est ce qui rend séduisante cette pièce puissante mais touffue (servie par une distribution de comédiens aguerris⁸), en dépit de sa multitude d'intentions et de significations.

Autoportrait sans complaisance

Le propos de *Wulustek* est en effet d'une beaucoup plus grande clarté. On a pu remarquer que mon compte rendu comportait de nombreuses citations. Le texte, écrit à partir des improvisations des comédiens sur

le scénario proposé par Jenniss, gagnerait certes à être resserré, mais l'intérêt du spectacle tient d'abord au message courageux et lucide porté par les mots eux-mêmes. Le moins qu'on puisse dire, par contre, c'est que la direction d'acteurs est inégale et imprécise et l'interprétation, de qualité variable. Si Charles Bender campe un frère aîné assez convaincant, c'est le personnage du gardien montagnais tenu par Marco Collin qui m'a paru le plus authentique. Peter Batakiev a déjà été plus inspiré, et sa mise en scène semble hésiter entre l'aspect tragique de l'histoire de ce peuple et le comique des situations, entre vérisme et satire. À quelques reprises (par exemple, dans la cérémonie de l'eau : « Merci pour la Terre, merci pour l'eau, merci pour tout »), on se demande même si la caricature n'est pas involontaire. Le spectateur sort cependant convaincu qu'en dépit de ses défauts, cet autoportrait sans complaisance méritait d'être monté et vu. Convaincu aussi que toutes les sociétés – dont la nôtre – gagneraient à pratiquer un pareil exercice de lucidité. Peut-être que, nous non plus, nous ne sommes plus ce que nous croyons être. ■

8. François Bernier, Monia Chokri, Maxime Denommée, Émilie Gilbert, Roger Léger et Danielle Proulx.